

Vie des arts

Une histoire d'amour de Robert Deschênes

Stella Sasseville

Volume 28, Number 114, March–April–May 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54281ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sasseville, S. (1984). Une histoire d'amour de Robert Deschênes. *Vie des arts*, 28, (114), 57–58.

UNE HISTOIRE D'AMOUR DE ROBERT DESCHÊNES

Stella SASSEVILLE

La Galerie Cultart, de Montréal, a présenté l'automne dernier¹, une exposition de Robert Deschênes *Extra-Paule*, une belle histoire d'amour, vécue à travers neuf toiles de grand format, toutes aussi surprenantes les unes que les autres. Une bande sonore des œuvres de Claude Vivier, un artiste et un ami mort trop jeune, permet au visiteur de bien saisir le message pseudo-nihiliste de Deschênes.

Après des performances audacieuses à Montréal, Toronto et Paris, Deschênes fait un retour actif à la peinture et s'adonne à l'écriture picturale d'une façon lente et certaine. Son goût pour l'exhibitionnisme, ses revendications, son non-conformisme, sont présents dans l'ensemble de sa production. «La passion est le côté formel de cette série», dit-il; il y a donc un lien entre le créateur et le créé, et la vision de l'artiste, sa subjectivité, sont garants de son propre vécu. C'est pourquoi le rapport d'intégrité est actif dans le libre geste des deux principaux tableaux, *Extra-Paule V* et *Auto-portrait*, dans toute l'œuvre, qui est à la fois la plus masculine et la plus féminine.

Il en est de même pour le choix des techniques mises en application ici. Nous constatons rapidement la pauvreté des matériaux utilisés; les erreurs techniques sont visibles et la présence des personnages (un homme et une femme) transparaît dans toutes les œuvres, où voisinent l'hyperréalisme au pistolet, la gestualité lyrique, le collage et la technique mixte.

Deschênes utilise volontiers le symbolisme de la couleur. Le vert-jaune a une connotation biologique: le cœur de Paule, le jaune, est synonyme de soleil et le rouge de passion. Le noir, une non-couleur, et les gris métalliques miroitent et reflètent l'atomique, l'électricité et la destruction.

Ce qui importe avant tout dans *Extra-Paule*, c'est la revendication. L'idée d'une séparation est insupportable dans la lutte quotidienne; la recherche de l'être aimé n'est pas un privilège, elle n'est que l'une des nécessités vitales. Robert Deschênes étale la couleur sur des panneaux de masonite (le plancher de son ancien atelier) et les transforme: la passion est le pilier du nouveau temple en reconstruction. Pendant quatre mois, il remet tout en question, change complètement ses habitudes de vie et livre bataille en écoutant le *Requiem* de Verdi.

Les bois peints sont témoins du désir d'aimer. Artiste talentueux, il utilise un minimum de matériaux, son imagination et son savoir-faire. Dans *Extra-Paule V*, il y a un dépouillement dans les cheveux, dans la robe noire et dans le contour du tableau; toutes les ombres du visage découpent des muscles tendus; la lèvre in-



1. Robert DESCHÊNES
Autoportrait, 1983.
Acrylique et huile sur masonite; 244 cm x 244.

2. *Extra-Paule III*, ou *La Transfiguration de Paule*, 1983.
Acrylique et huile sur masonite; 137 cm x 122.



férieure, abandonnée au destin de la lumière, et la lèvre supérieure mesquinement retroussée, allongent un nez aux narines gonflées; le cou s'offre trop délibérément au partage et le front dégage un malaise certain. Et l'œil trop grand surveille le regardeur dans toutes les directions... Plus encore, six flèches encerclent ce visage à souvenir classique; le tracé jaune, tel un soleil caressant, gonfle, comme un œdème, la joue gauche. Un personnage blessé... Cette tête inclinée vers la droite et légèrement tombée, ce visage dépeint aux trois quarts... c'est la Joconde signée d'un coup de poing. Ces

éclatements de verre, au coin inférieur droit, cachent un lieu fantomatique. Masquez l'œil gauche, vous découvrirez une jeune femme à l'œil droit plein de tendresse, et les éclatements deviennent bouquet fleuri. Il n'y a pas d'heure; la couleur est grise et le grillage emprisonne le visage au même rythme que le fond. Est-ce un mirage, une tendre agression ou un beau cadre? Le pourtour argenté illumine les gris, touche l'œil à la vitesse des jaunes éclatants et balance bien les quelques taches de rouge vermillon et de vert tiède.

L'autre tableau, aussi bien structuré et intéressant, est l'autoportrait. Ses quatre panneaux, reliés par une croix rouge, peinte directement sur le mur et mesurant 2 cm 5 de largeur, suggèrent le rêve et la passion. Le centre de cette croix touche au cœur l'unique personnage; un homme en état de rêve flotte dans un espace lyrique peint de noir, illuminé d'un peu de jaune, de vert et de violet. Un mickey mouse siège sur le sein droit... Ce tableau mesure 244 centimètres carrés, et le personnage, grandeur nature, est peint au pistolet, avec de l'encre de Chine. Un tel réalisme, rendu en noir et blanc, donne au portrait une illusion de légèreté, appelle le rêve et interroge le regardeur. Le corps flotte dans l'espace de la nuit; tordu, il cherche à lire ce qui est écrit sur cette vitrine imaginaire. Ces écritures ne sont lisibles qu'avec un miroir et disent la contre-culture.

«Ce qui a déjà été parcouru est décevant» (R. Deschênes). Le chiffre quatre atteste l'intuition où, à la vue de cette cible rouge en plein cœur, se perçoit la relation avec l'inconscient. La force du dualisme est telle que le corps de ce rêveur, ou de ce suicidé, sonne l'heure du réveil. «Je peins pour me surprendre, pour les autres artistes, et pour étonner le monde» (R. Deschênes).

Dans *Extra-Paule III*, la transfiguration apporte un changement radical dans le corps même du personnage. Le fond est la forme. Seules les parties non vêtues sont visibles et soulignées de rouge. «Le suicide me hante: me tuer au travail est la meilleure solution. Ça me permet de me concentrer, de structurer mon être. Cette idée m'empêche de communiquer avec les autres. Elle me rend faible, je suis out, je suis absent» (R. Deschênes).

Ici, le personnage est plié en deux; elle rit ou pleure, chante ou crie. Le regardeur se souvient de Piaf, ou de lui-même. La chevelure en coup de vent noir, rouge, jaune, s'éparpille dans l'espace médian de l'œuvre. Un tracé vert printanier profile la courbe du dos, fait cercle autour du personnage: «Le vert est le cœur de Paule... la chlorophylle de la vie» (R. Deschênes). La partie supérieure, espacée de quelques centimètres et coupée à angle, couvre le temps d'un espace noir. Dans l'ensemble, le gris argenté réchauffe en partie l'atmosphère et fait miroir. L'impact est une réflexion vibratoire indépendante de l'histoire de l'art. L'action se situe entre la violence et la tendresse.

En souvenir d'un portrait de famille, une œuvre attachante, *Extra-Paule IV*, est la moins contrastante par le choix des couleurs, et la plus masculine. L'homme absent, transformé dans cette grande tache jaune à trois branches, sort du portrait où seul un visage de femme, emprisonné, reste stupéfait. Suspendu à gauche, un fil de rasoir, d'un dessin hyperréaliste, avec son ombre, organise l'espace-temps et situe l'action du matin trituré, signe d'un départ: la barbe rasée, il s'en est allé. L'unique souvenir est le portrait piqué rapidement au mur, de même tonalité que ce dernier, perdu, naufragé: deux petits yeux noirs, dans un espace argenté toujours reconstitué.

Chaque œuvre est une partie d'un tout, et il est difficile de s'en éloigner. *Extra-Paule VI* est bien la plus féminine de ces toiles. C'est un triptyque où le seul élément figuratif est une paire de souliers rouges. Fixez cet objet pendant trois secondes, et une interrogation surgit spontanément. L'absence, une longue et souple tache blanche, occupe la place de ce personnage. Un soulier est tombé sur le pavé; elle nous a quittés en courant. Où est le violeur? Quelle surprenante angoisse de dramaturge! Le mouvement des taches de peinture est rapide; des dégoulinades abondantes marquent le temps. Une douceur, à droite de l'œuvre: un grand espace argenté devient chaud, surtout à cause du rouge, du jaune, d'un vert tendre. Un envol important s'impose dans un appliqué de peinture noire: l'aigle d'Amérique. Une perfusion d'idées surgissent, adaptées à la vie moderne de la communication: la publicité, le vidéo, le théâtre, la danse, la poésie, vibrations d'un vécu senti intelligemment.

La séparation est définitive. L'artiste nous laisse voir, dans une des pièces closes de cette exposition, *Extra-Paule VIII*, ou *Requiem*. Cette installation plus codée est l'image d'une transformation. La chaise verte, la valise plus foncée et les souliers rouges occupent le milieu de l'espace. Déposés sur une toile support-surface de couleur violette couverte de points blancs, Deschênes a peint à la main de petits cœurs rouges, *Peau de chagrin*, de Balzac (R. Deschênes). L'ombre de la chaise se prolonge et fait suite à l'œuvre suspendue au mur. Le *Requiem*, pour clore cette histoire d'amour... Habillé d'un pantalon en coton ouaté, chaussé de souliers rouges, trop petits pour lui, en lévitation, il flotte au-dessus d'un champ printanier, couvert de taches fleuries jaunes. Ce personnage solitaire s'élève et va sortir par la partie supérieure de la toile; nous le voyons du torse jusqu'aux pieds. Le souvenir du vécu l'emporte et sonne le *Requiem* de Verdi, musique d'accompagnement de toute cette production.

Robert Deschênes, artiste aux émotions fortes, transmet directement son message. Toujours soucieux de son public, il donne à la peinture une poussée nouvelle par son langage intuitif, et les amateurs y trouvent un art moins hermétique.

Les dilemmes, les contrastes et les oppositions multiplient les possibilités de compréhension et touchent plus d'un regardeur. Ce type de production est sûrement une réponse à une nouvelle tendance culturelle.

1. Du 27 octobre au 21 novembre 1983.

EN FRANCE ET AU QUÉBEC LA SCULPTURE DE PLEIN AIR

Linda BRABANT

Vassivière, dans la région française du Limousin, et Saint-Adolphe d'Howard, dans les Laurentides, au nord de Montréal, deux endroits séparés par des milliers de kilomètres mais qui ont pourtant de commun leurs paysages montagneux, leurs lacs et leurs petites communautés, ont accueilli, l'été dernier, chacun à leur manière, un symposium de sculptures.

Photographe professionnelle, j'ai eu la chance de participer à ces deux événements artistiques entre lesquels j'ai jugé intéressant de faire un parallèle. Le premier, celui de Vassivière, avait un caractère international; le second, celui de Saint-Adolphe, réunissait des artistes de la région de Montréal. Dans les deux cas, la pierre a été le matériau le plus utilisé: à Vassivière, le granit parce qu'il s'y trouve en abondance dans la région; à Saint-Adolphe, la pierre également mais aussi le métal.



1. Brad GOLDBERG (États-Unis).



2. Armand PICARD et son aide Michel BERTRAND (Québec). (Photos Linda Brabant)

Le symposium de France regroupait une douzaine de sculpteurs provenant de sept pays. Organisé par des sculpteurs locaux, le Symposium de sculpture en granit du Limousin a été rendu possible par la participation financière de divers paliers de gouvernement et par l'assistance d'entreprises privées qui ont fourni les matériaux et des outils. Le Limousin étant un pays de granit, il a été extrêmement intéressant de voir les vieux tailleurs de pierre venir parler de leur métier avec les artistes, de leur donner, à l'occasion, des conseils et de comparer leurs méthodes de travail.

À Saint-Adolphe, le symposium était d'origine privée en ce sens qu'il a été organisé par les sculpteurs et financé presque entièrement par des entreprises locales. L'événement s'inscrivait dans les célébrations du centenaire de cette petite municipalité située non loin de Saint-Sauveur. L'accueil de la population a été